

CHRISTIAN VINENT

BONJOUR À TOUT LE MONDE

Mémoires d'un instituteur ordinaire

Auteur : Christian Vinent

N° ISBN : 978-2-9570365-0-9

Les photographies présentes dans ce livre sont libres de droits.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction interdits, mais bon : Ça n'est pas près d'arriver...

à Catherine et Gaëlle

Bonjour à tout le monde

Avertissement

Tous les personnages, les faits et les anecdotes figurant dans ce livre sont bien réels. J'ai par contre modifié les noms et les lieux afin de ne léser personne. Si vous pensez avoir reconnu quelqu'un, voire vous être vous-même reconnu(e), rassurez-vous : il s'agit très certainement d'une erreur.

Par ailleurs, la mémoire humaine est ainsi faite qu'elle privilégie les souvenirs marquants, qu'ils soient agréables ou bien franchement déplaisants. Puis avec le temps les détails s'estompent, s'entremêlent, se modifient. Ce récit est donc forcément subjectif et romancé, même s'il colle au plus près de la réalité. Parmi les personnages décrits vous rencontrerez des gens géniaux, d'autres tout à fait normaux (les plus nombreux) et aussi quelques tristes sires. Chaque profession comporte en effet son lot d'infréquentables et le métier d'enseignant n'échappe pas à la règle. Mais ceux-là ne représentent qu'une minorité qui ne saurait faire ombrage au travail remarquable des enseignants des écoles primaires de France.

Bonjour à tout le monde

Introduction

Comment et pourquoi devient-on enseignant ?

Si l'on en croit l'argumentaire gouvernemental destiné à susciter les vocations, ce serait pour exercer un métier passionnant, pour être acteur de la société et de son avenir. C'est peut-être le cas de nos jours où le choix d'une telle carrière concerne de jeunes adultes et se fait au niveau du Master (BAC + 5). Mais dans mon cas, ce fut par hasard et sans raison particulière.

Lorsque je passai le concours d'entrée à l'École Normale, en fin de troisième, ce fut plus par curiosité que par vocation. La grande majorité des bons élèves s'y présentaient pour s'essayer à l'exercice et beaucoup de reçus se désistaient le lendemain du jour de l'annonce des résultats, leurs parents ayant estimé qu'ils avaient mieux à faire qu'entamer une carrière d'instituteur mal payé et peu considéré. Les miens y voyaient plutôt une aubaine. Mon père trimant à l'usine 11 mois sur 12 et ma mère ne travaillant plus, ce concours brillamment réussi – j'étais sorti premier – était pour eux synonyme d'ascenseur social et de sécurité de l'emploi. Cerise sur le gâteau, une bourse d'étude me serait attribuée pendant mes années de lycée et je toucherais un salaire dès mon entrée à l'École Normale, ce qui ferait du bien aux finances familiales.

Mais en fin de troisième, on ne nous parlait pas encore de pédagogie. Seules étaient évaluées les connaissances générales, ainsi que l'aisance à les analyser et à les commenter oralement. Il

n'était pas question à cette époque, contrairement à aujourd'hui, de former un instituteur qui ne maîtriserait pas l'orthographe, la grammaire, la géométrie et toutes les matières fondamentales qu'il aurait à enseigner. La pédagogie, ce serait pour plus tard.

Je gardai donc le bénéfice du concours, terminai le lycée et passai mon bac. Puis je plongeai dans l'inconnu...

Bonjour à tout le monde

J'ai toujours eu peur de la foule. Cette appréhension n'est sans doute pas étrangère à ma petite taille. Si les grands ont l'avantage de dominer le monde et d'en percevoir les dangers bien avant leur approche, les petits sont condamnés à devoir anticiper. Privés de la vue, ils doivent veiller à ne pas se laisser phagocyter par la foule. La règle d'or, dans une salle bondée, est de choisir un poste d'attente loin des issues, le dos au mur. En cas de panique généralisée, vous éviterez ainsi l'étouffement, voire l'écrasement si d'aventure les portes refusaient de s'ouvrir.

C'est la stricte application de cette règle qui me poussa, en ce mois de septembre, à me réfugier au fond du foyer de l'Ecole Normale de filles de La Rochelle, où se déroulait l'accueil des nouveaux « élèves-maîtres » de la promotion 1977. Grand bien m'en prit, car la petite salle ne tarda pas à se remplir, et je me retrouvai bientôt plaqué sur le mur du fond, derrière un assemblage de corps totalement impénétrable. Je repérai quelques connaissances qui avaient usé leurs fonds de culottes dans mon lycée. Les discussions allaient bon train et le niveau sonore enfla régulièrement jusqu'à ressembler au bourdonnement d'un essaim de mouches attirées par les restes d'un repas gargantuesque.

Bonjour à tout le monde

Je commençais à m'impatienter quand retentit dans le lointain un cri suraigu, déchirant, poussé par une improbable soprano : « *Bonjour !* » Dans l'instant, les bourdonnements cessèrent, tandis que la Castafiore enchaînait : « *Bonjour à tout le mon-on-de bonjour, bon-jour !*¹ » Vite ! J'attrapai une chaise, la calai contre le mur et sautai dessus afin d'assister au spectacle. Le temps que je m'oriente, la diva avait déjà entrepris de fendre la foule, la séparant en deux groupes. Les plus proches reculaient précipitamment, faisant vaciller le deuxième rang. Je me félicitai intérieurement de mon judicieux placement.

Mado – c'était son surnom – s'avéra bien meilleure chanteuse que Bianca Castafiore. S'interrompant brièvement, elle lâcha alors la réplique favorite de tous les professeurs de musique : « *A vous !* » Puis elle se lança dans une pantomime digne de Chaplin. Ses mains volaient d'un groupe à l'autre, stoppant à droite, relançant à gauche, le tout dans une cacophonie générale à laquelle je me gardais bien d'apporter ma contribution. Mon voisin de droite bourdonnait à contretemps, tandis qu'à quelques mètres devant moi, une fille tentait désespérément de rattraper un retard chronique. En voilà deux qui ne brilleraient pas dans l'enseignement de la musique, ce qui ne les empêcherait pas pour autant de devenir d'excellents instituteurs. Mais le pire était encore à venir. Lorsque Mado entreprit de nous faire chanter en canon, la salle rectangulaire explosa d'une tempête sonore qui se répercutait d'un mur à l'autre dans un écho assourdissant et totalement indéchiffrable. Je me bouchai discrètement les oreilles, attendant patiemment la fin de l'orage.

Quand la vague sonore et Mado se furent retirées, nous eûmes

1



droit au traditionnel discours d'accueil. Le directeur s'avança, costumé, cravaté, bien coiffé et rasé de frais. Il nous expliqua, avec emphase et solennité, l'importance de notre future mission. L'eût-il exercée lui-même qu'il en aurait sans doute parlé bien plus modestement et nous aurait conseillé l'humilité plutôt que la fierté. Mais, comme j'allais le découvrir tout au long de ma carrière, la connaissance des réalités du métier d'enseignant va en s'amenuisant au fur et à mesure que l'on progresse dans la hiérarchie de l'Éducation Nationale².

Puis ce fut l'appel des différentes classes et on nous libéra. Fidèle à mon plan d'évacuation, je laissai passer la foule avant de me risquer dans le couloir. C'est en déambulant, à la recherche de la bonne salle, que je fis ce jour-là et pour la première fois la connaissance de messieurs Sni et Sgen. Ils racolaient sans vergogne, étalant leurs attributs sur un grand panneau d'affichage. Dans une logorrhée truffée de sigles incompréhensibles pour le novice que j'étais, ils tentaient de me persuader que le premier acte d'un enseignant respectable et responsable consiste à bien choisir son camp. A cette époque, le Syndicat National des Instituteurs regroupait environ 80% des enseignants encartés, tandis que le Syndicat Général de l'Éducation Nationale rassemblait les 20% restants. Comparé à la dispersion syndicale actuelle, le SNI était une véritable institution qu'aucun ministre de l'Education Nationale n'aurait osé contrarier.

Arrivé bon dernier, je me glissai dans le fond de la salle. Nous

² A l'instant où je termine cette phrase, la dernière enquête internationale PIRLS vient de nous classer en fin de peloton pour la compréhension de lecture. Dans la foulée, le ministre de l'Education Nationale annonce que pour résoudre ce problème, il va promouvoir la dictée. Cherchez l'erreur. Par contre, il se garde bien de préciser que les élèves testés ont appris à lire avec les programmes qu'il avait lui-même mis en place lors d'un précédent mandat, programmes qui misaient tout sur la grammaire et l'orthographe en faisant l'impasse sur la compréhension des textes.

eûmes droit au traditionnel tour de table³. Quelques professeurs étaient présents, qui nous expliquèrent ce qui nous attendait pour les deux années à venir. La grande majorité de ces professeurs étaient issus du secondaire. Enseignants en collège ou lycée, ils avaient sollicité et obtenu un poste de professeur en école normale. Ils étaient très compétents dans leur discipline mais, contrairement à ceux qui enseignent aujourd'hui en E.S.P.E.⁴, ils étaient peu férus de didactique et pas très au fait des réalités quotidiennes d'une classe primaire. Quelques années leur seraient nécessaires pour adapter leur discours et leurs cours, à condition de le vouloir et d'en avoir le temps, ce qui était peu probable s'ils avaient été nommés à quelques années de la retraite. Ils n'étaient jamais inspectés ni évalués comme le seraient les enseignants qu'ils étaient chargés de former. Les plus intéressants nous parlaient de situations de classe qu'il fallait commenter, tandis que les autres nous abreuyaient de cours théoriques issus de leurs précédentes affectations et totalement déconnectés de la classe. En mathématiques nous étudions des fonctions, en français le professeur nous ressortait ses cours de linguistique, en dessin et travaux manuels, nous sculptions et dessinions des visages : nous apprenions à faire mais nous n'apprenions pas à apprendre. L'école des années 70 fonctionnait encore sur le principe de la transmission magistrale et verticale des savoirs.

L'une des grandes richesses de l'enseignement primaire, c'est son interdisciplinarité. C'est aussi un grand défi. Interconnecter les

3 Le « tour de table » est à l'Education Nationale ce que la pierre de rosette est à l'égyptologie. Pas une réunion, un cours, une conférence, une formation sans une présentation systématique de tous les participants, qu'ils soient huit ou bien cinquante. Et alors, me direz-vous ? Il faut bien savoir à qui on a affaire, non ? Tu parles, Charles ! Allez-donc mémoriser les noms d'une vingtaine de personnes ainsi que leur fonction, qui ils représentent, où ils exercent...

4 Les Ecoles Supérieures du Professorat et de l'Éducation ont remplacé les Instituts Universitaires de Formation des Maîtres, qui avaient eux-mêmes succédé aux Ecoles Normales.

domaines enseignés, comme ils le sont dans la vie quotidienne, c'est permettre aux élèves d'acquérir des savoirs et des compétences utiles pour leur future vie en société. C'est aussi donner du sens aux apprentissages, intéresser et motiver les élèves. Mais l'interdisciplinarité n'était pas au programme de l'Ecole Normale de la fin des années 70. Tout était cloisonné et chaque professeur suivait son petit chemin sans jamais croiser les autres. Pourtant, dans quelques écoles, des enseignants exploraient d'autres voies : la pédagogie de Projet, différenciée, Montessori⁵ ou bien encore la pédagogie active de Célestin Freinet⁵. Comme souvent, l'innovation venait de la base et mettrait un certain temps à vaincre l'inertie académique. Le travail de ces enseignants novateurs est maintenant reconnu et même parfois récompensé, mais à l'époque, il n'était pas très bien vu. Il fallait un certain courage et des convictions bien ancrées pour affronter un inspecteur qui pouvait couler votre carrière d'un rapport assassin, ou des parents d'élèves qui avaient appris sous la férule d'instituteurs mégalomanes et intransigeants, voire violents.

A l'internat, nous formions une bande de potaches désœuvrés et inconscients des défis qui nous attendaient. Le passage vers la vie active nous semblait doux car nous n'avions en cette première année aucun travail personnel à fournir en dehors des heures de cours. Avec Jean-Louis, mon copain de chambrée, nous passions le temps en écoutant de la musique et en lisant de la science-fiction. Contrairement à beaucoup de nos camarades, nous avons passé le concours d'entrée en 3^{ème} et non après le bac. Pendant nos années de lycée, nous avons bénéficié d'une bourse et voilà que nous touchions maintenant un véritable salaire. Certes, il n'était pas élevé mais il représentait une liberté appréciable. En contrepartie de ces avantages financiers, nous nous étions engagés à rester au service de l'état pendant une durée minimale de 10 ans. En cas

⁵ Voir en annexe

d'abandon prématuré, il nous faudrait rembourser la totalité de l'argent perçu durant nos études, école normale comprise.

Pour permettre à ses élèves d'observer des situations d'enseignement, l'Ecole Normale disposait d'écoles annexes : une chez les garçons, et l'autre chez les filles⁶. Les maîtres de ces écoles étaient dits « maîtres d'application » et leur enseignement était on ne peut plus académique : cours magistraux, estrade sous le tableau, tables bien alignées. Les élèves y étaient issus de familles très aisées. Les problèmes de discipline étaient très rares et les enfants, toujours polis, parlaient rarement à plusieurs en même temps.

C'est dans l'une de ces classes idylliques que je fis mon premier stage d'observation. Nous étions deux, assis de part et d'autre de la salle, à regarder les élèves défiler au tableau ou bien lever leur ardoise au garde-à-vous à chaque claquement de mains de l'enseignante. Les leçons et les exercices s'enchaînaient et les rares échanges verbaux se faisaient toujours en réponse à une question de la maîtresse, jamais entre élèves ou bien à l'initiative de l'un d'eux. De temps en temps, on nous laissait corriger quelques cahiers, ce qui se résumait à griffonner un « *TB* » ou un « *B* » - rarement un « *AB* » - au stylo rouge dans la marge. Tout cela était un peu déprimant. Le calme régnait en permanence et j'en avais déduit que le métier d'instituteur n'était finalement qu'un long fleuve tranquille. Quelle erreur ! J'allais bien vite déchanter...

Lors de la deuxième année, nous changeâmes de braquet. Les stages *d'observation* devinrent stages *en situation* et nous avons la responsabilité d'une classe pendant tout un trimestre. Pendant ce temps, l'enseignant titulaire était lui-même en stage de formation continue, ce qui libérait sa classe pour accueillir un élève-maître. Ces stages de 12 semaines n'existent plus, mais à l'époque, l'argent

6 Les cours étaient mixtes, mais pas les internats.

coulait à flots. Il fallait en effet payer deux enseignants pour la même classe. Les écoles d'application ne suffisaient plus pour accueillir tout le monde, si bien que nous fûmes répartis par deux ou trois dans une cinquantaine d'écoles. Loin de l'ambiance feutrée et rassurante des écoles annexes, nous allions découvrir les devoirs et les contraintes de notre future profession.

C'est ainsi que je me retrouvai dans une cité de banlieue dont l'école, entourée de tours d'habitations, comprenait 10 classes et une cour presque aussi grande qu'un terrain de football. Les salles étaient immenses, alignées sur 2 étages traversés de couloirs sans fin. J'avais la charge de 25 élèves aussi divers que la population de la cité, dont 3 ou 4 allophones récemment arrivés en France. La titulaire de la classe m'avait laissé des progressions très détaillées. Elle partait en formation continue pour 3 mois et je ne devais pas la revoir avant la fin de son stage.

La première journée, je fis connaissance avec mes élèves et tout se passa très bien... jusqu'au soir. C'est à la sortie des classes que je commis ma première erreur. Alors que j'accompagnai mes élèves jusqu'au portail pour les rendre à leurs parents, je me trouvais tout à coup bien seul. Les parents m'observaient curieusement. Percevant un léger malaise, je me retournai et aperçus les autres classes alignées à une vingtaine de mètres du portail, en rang par deux. Puis, dans une manœuvre longuement répétée, l'un après l'autre, chaque enseignant fit un signe libérateur qui propulsa ses élèves vers le portail. Je me retrouvai au milieu d'une cohue indescriptible. Quand les rangs furent enfin clairsemés, le directeur me prit à part et m'expliqua :

- *On n'avance jamais jusqu'au portail ! On ne sait jamais, avec certains parents. La plupart du temps, ils nous cassent les pieds pour rien, mais certains peuvent être violents. Ceux qui veulent vraiment nous parler prennent rendez-vous.*

Je n'avais pas l'impression d'avoir risqué ma vie, mais peut-être avais-je eu de la chance... A l'école annexe, les élèves étaient tellement doués que les parents n'avaient jamais rien à dire aux enseignants. Ici, pas contre, beaucoup étaient en réelle difficulté, mais les enseignants maintenaient une distance de sécurité pour refréner les demandes de leurs parents. J'étais un peu perdu.

La vie d'une grande école est réglée comme du papier à musique. La surveillance de la cour est partagée entre les enseignants et un tableau réglementaire indique les horaires de service de chacun. Malgré les récréations échelonnées, les accidents étaient pourtant nombreux car certains « oubliaient » leur service ou bien se rassemblaient pour discuter, laissant de nombreux recoins sans surveillance. Il arrivait même qu'en cas de mauvais temps cette surveillance s'effectue au travers de la baie vitrée de la bibliothèque, un café à la main. Pourtant un matin où, n'étant pas de service, j'étais quand même descendu, j'eus la surprise d'apercevoir une rangée de 5 ou 6 enseignants arpentant la cour dans tous les sens d'un pas martial bien appuyé. Je croisais un directeur surexcité qui me glissa en passant :

– *L'inspectrice est dans mon bureau !...*

C'était donc la cause de ce regain de surveillance de la cour... L'inspectrice... Comme j'allais bientôt devoir m'y frotter, je me renseignai sur le personnage dès qu'elle eût quitté l'école. On me la décrit comme une furie intransigente qu'il valait mieux ne pas contrarier. J'allais de toute façon faire sa connaissance dès le lendemain car je devais assister à une *conférence pédagogique*.

Je n'avais jamais participé à l'une de ces réunions qui rassemblaient enseignants et inspecteurs pour une journée entière. Celle-ci se tenait dans une école voisine. Je m'attendais à des échanges décontractés, mais lorsque je franchis la porte de la salle avec mon collègue stagiaire, je sus instantanément que nous

n'étions pas à notre place. L'ambiance était plus proche de celle d'un cocktail que d'une réunion de travail. Les hommes étaient sur leur trente-et-un et les femmes habillées pour un défilé de mode. Les chaises étaient alignées comme pour une représentation théâtrale. Nous gagnâmes discrètement le fond de la salle. L'inspectrice étant en retard, je m'installai sur une chaise, adossé au mur et m'occupai en parcourant un journal qui traînait sur une table. Tout à ma lecture, je ne fis pas attention au changement d'ambiance, jusqu'à ce qu'une main autoritaire écarte mon journal. Surpris, je levai la tête pour découvrir l'auteur de cette manchette digne d'une compétition de karaté. La femme à l'allure austère qui me toisait me lança sur un ton mielleux :

– *On se lève, pour dire bonjour à une dame...*

Ce que je fis dans la plus grande confusion, avant de réaliser que je venais de faire la connaissance de la maîtresse de cérémonie : l'inspectrice en personne. Elle s'assit face à l'assemblée et l'on aurait pu entendre une mouche voler dans la salle. Puis elle sortit de son sac un exemplaire des « *instructions officielles*⁷ » et commença sa lecture, s'interrompant de temps en temps pour solliciter une remarque ou lorsque quelqu'un levait la main pour intervenir. L'exercice était ennuyeux au possible et je ne tardai pas à m'assoupir. Réveillé par le bruit des chaises, j'ouvris un œil à l'heure de la pause. J'avalai un café pour me requinquer et décidai de m'intéresser un peu plus à la seconde partie de cet étrange monologue. Mais ce fut en pure perte, car je ne comprenais pas l'intérêt de relire à haute voix ce qui était déjà connu des personnes présentes dans la salle⁸. Des échanges entre les enseignants,

7 Nom que l'on donnait aux textes et programmes de l'école, publiés dans le bulletin officiel de l'Education Nationale.

8 Ces interventions du type « lecture en réunion » ont été heureusement remplacées par de véritables animations pédagogiques lors desquelles les participants échangent et réfléchissent sur leurs pratiques de classe.

éventuellement pilotés par l'inspectrice, auraient été plus intéressants. Je n'aurais sans doute pas été très actif mais j'aurais peut-être glané quelques réponses aux nombreuses questions que je me posais.

La matinée ayant été totalement improductive, mon collègue et moi-même décidâmes de délaisser la conférence et de retourner dans nos classes. Les élèves n'étant pas présents, je m'installai à mon bureau et c'est dans un calme réjouissant que je cogitai sur ma journée du lendemain, laissant mon esprit dériver vers des contrées pédagogiques toutes personnelles. Mais j'ignorais que ce calme-là était de ceux qui précèdent une tempête. Ma méconnaissance des usages et des règles en vigueur allait me valoir un rappel à l'ordre musclé. L'orage s'abattit sur moi dès le lendemain matin, sous la forme d'un directeur en furie qui fit irruption dans ma classe :

- *Mais t'étais où, hier tantôt ?*
- *Ben, ici, dans la classe...*
- *T'es fou ou quoi ? L'inspectrice vient d'appeler, elle était furax ! Elle demande un justificatif d'absence.*
- *Un justificatif ?*
- *Ben oui, qu'est-ce que tu crois ! Les conférences, ça fait partie des heures obligatoires ! Faut que tu lui fasses une lettre pour justifier de ton absence.*
- *Ah bon. OK.*

Mon collègue stagiaire ayant eu droit à la même remontrance, nous décidâmes de faire cause et lettre commune. Ce fut la seconde erreur. La troisième étant de n'avoir pas su taire le peu d'intérêt que nous avait procuré la matinée. Et pour finir, ignorant tout de la procédure hiérarchique qui voulait que notre lettre passât par le directeur, nous l'avions timbrée et postée comme un courrier normal. Quelques jours plus tard, le directeur surgissait à

nouveau dans la classe, plus désespéré que furieux. Il tenait à la main la lettre qui avait été retournée à l'école :

- *Qu'est-ce qu'il vous a pris d'écrire ça ? Il fallait me montrer ta lettre avant...*

Puis me tendant une autre feuille :

- *Tiens... L'inspectrice t'a fait sauter un trentième⁹...*

Mon portefeuille et moi-même venions d'apprendre à nos dépends que la franchise n'est pas bonne conseillère lorsqu'on se frotte à la hiérarchie. Comme me l'expliqua un enseignant de l'école qui avait de longues années d'expérience derrière lui :

- *Tu fais profil bas, et dans ta classe, tu fais comme tu veux. De toute façon, les programmes changent tout le temps. Alors les inspecteurs passent...*

Les inspecteurs passaient, oui, sans doute... Mais je n'en avais pas encore fini avec celle-ci. L'école de mon stage étant dans son secteur, elle devait venir m'observer en classe et faire un *rapport de visite*. Le directeur de l'École Normale s'était déjà plié à l'exercice. Il était resté dans la classe une vingtaine de minutes, le temps d'une leçon d'écriture et m'avait reproché un mauvais alignement des lettres dans le modèle tracé au tableau. Il fallait bien qu'il trouve quelque chose à dire, et n'étant resté que le temps de l'écriture, son rapport de visite tournait à la farce. Il devait venir, il était venu et m'avait rapidement oublié.

Ma copine inspectrice débarqua à l'improviste, un après-midi, au milieu d'une leçon de sciences. Nous travaillions sur la lumière, les rideaux étaient tirés et la pénombre régnait dans la classe. Sur une table, rassemblés par les élèves, des objets divers que nous devions éclairer. J'avais prévu de les leur faire classer en fonction de

⁹ En jargon de l'Éducation Nationale, un trentième équivaut à un jour de salaire. Les enseignants sont payés au mois.

leur réaction à la lumière et d'introduire un peu de vocabulaire : transparent, opaque, translucide, etc. Rien de bien extraordinaire, mais en sciences à l'école primaire, la démarche compte autant que les connaissances. Pour garder des traces de nos expériences, j'avais amené du papier pour photogrammes, une cuve de révélateur et une forte lampe sur pied. Après quelques essais, les élèves avaient compris le principe et commencèrent à faire quelques hypothèses à partir d'objets de leur choix, puis à les vérifier en réalisant un photogramme. Toute lumière extérieure étant bannie, j'avais pris la précaution de coller sur la porte d'entrée une affiche proclamant « *Frapper avant d'entrer, expérience en cours* », ce qui avait intrigué les élèves des classes voisines.

Un élève venait de placer sur une feuille de papier photo une règle graduée transparente qui promettait un résultat intéressant à observer, lorsque la porte s'ouvrit à la volée. Immédiatement les enfants, qui avaient saisi le danger pour l'expérience en cours, lâchèrent en chœur un tonitruant :

– *Oh Non ... !*

Surprise par la pénombre l'inspectrice – car c'était bien elle – se figea dans l'entrée. Un petit garçon se retourna vers elle et crût bon d'ajouter :

– *A cause de toi, la feuille est fichue ! Il faut recommencer !*

S'en suivit un dialogue kafkaïen :

- *Qu'est-ce qui se passe ici ? Vous faites classe dans le noir ?*
- *Non, non. Enfin oui.*
- *C'est non ou c'est oui ? C'est sur votre emploi du temps, tout ça ?*
- *Sciences. On fait des expériences sur la lumière. Avec du papier photo, c'est pour ça que ...*
- *Allez-y, continuez.*

Un élève referma la porte, puis celui qui officiait plaça une

nouvelle feuille sous la lampe, sa règle par-dessus et compta « 1... 2... » A trois, il alluma la lampe puis l'éteignit presque aussitôt. Le décompte préalable servait à prévenir tout le monde qu'il fallait se cacher les yeux afin de ne pas être ébloui, pour conserver sa vision nocturne et voir ensuite l'image se révéler dans la cuve. L'inspectrice, que j'avais oublié de prévenir, s'était rapprochée à une trentaine de centimètres de la cuve et prit l'éclair en plein visage. Elle poussa un cri de surprise :

- *Aaaah ! Ouvrez les rideaux, je ne vois plus rien !*

Une fois le jour revenu dans la classe, elle fit demi-tour et, devant les élèves médusés, sortit de la classe sans rien dire, laissant encore une fois la porte ouverte. Une fois le calme revenu, nous tirâmes les rideaux et refîmes l'expérience. La troisième fois fut la bonne. Les graduations de la règle purent enfin apparaître sur un nouveau photogramme, à la grande joie des élèves. Mais à la récré, un directeur fort marri débarqua dans la classe :

- *Qu'est-ce que tu lui as fait ? Elle est partie en trombe. Elle avait l'air furieuse !*
- *Ben je n'ai rien fait de spécial. Pas dit grand-chose non plus. C'est juste à cause de la lampe ...*
- *Ben mon vieux, elle ne va pas t'avoir à la bonne... Enfin, avec ton collègue, tout s'est bien passé.*

Derrière cette remarque assassine, je devinai son inquiétude : Toutes ces péripéties se déroulaient dans son école et son aura auprès de la hiérarchie venait d'être ternie.

Je ne revis pas l'inspectrice acariâtre lors de ce stage. Je l'oubliai assez rapidement car j'avais d'autres préoccupations. Un soir où j'accompagnais mes élèves au portail, je fus victime d'une éclipse de soleil provoquée par un géant, papa d'un élève de ma classe d'origine turque. Il m'apostropha d'une voix tonitruante :

Bonjour à tout le monde

- *C'est vous, le maître de Meral ?*
- *Oui, bien sûr ...*
- *Il me dit que vous l'avez grondé ?*
- *Oui... oh... euh... ce n'était pas grand-chose...*
- *C'est bien ! Et s'il recommence n'hésitez pas à le secouer, hein ?*

Puis il fit volte-face et disparut dans la foule. Tout en essuyant les quelques gouttes de sueur qui avaient perlé sur mon front, je pensais que cette règle des 20 mètres n'était finalement pas si stupide ...

Une autre fois, je fus pris à partie par trois adolescents dont j'avais le petit frère en classe. Ils zigzaguaient à mobylette et me suivirent un bon quart d'heure en encadrant la voiture. Insultes et gestes obscènes fusaient de tous côtés tandis que je m'appliquais à ne pas les renverser. Le lendemain, je fis part au directeur de mon intention de convoquer les parents pour une explication. Il m'en dissuada, prétextant que cela ne ferait qu'envenimer la situation. Les parents en question avaient depuis longtemps perdu toute autorité sur leurs enfants, précisa-t-il. Ces derniers étaient livrés à eux-mêmes et n'étaient d'après lui que de la graine de voyou. J'étais pour la première fois confronté à la dure réalité d'une école tout à la fois impuissante à se faire respecter et incapable de lutter contre le désert éducatif de certaines familles. L'école du XX^{ème} siècle faisait son possible pour faire mentir Voltaire et ses « gueux ignorants », mais l'avenir de ces enfants semblait déjà écrit sur les tours de cette triste banlieue.

Le stage tirait à sa fin lorsque j'eus la surprise de voir débarquer dans la classe trois professeurs de l'École Normale. Tous avaient promis de nous rendre visite au moins une fois dans le trimestre, mais je n'en avais encore vu aucun. Roland enseignait les mathématiques et assista à une séance de géométrie lors de

laquelle j'avais prévu d'aborder les angles¹⁰. Il s'agissait d'une recherche collective et, par petits groupes, les élèves devaient ranger une série d'angles tracés sur une feuille. Certains de ces angles étant vraiment très proches, il leur fallait donc imaginer, inventer une procédure permettant de comparer les écartements. Règle, bandes de papier, compas, équerre, tous les outils dont ils disposaient furent mis à contribution, jusqu'à ce qu'un groupe découvre une solution élégante et incontestable : le décalquage. La mise en place, la recherche et la présentation finale nous avait pris trois bons quarts d'heure, que je pensais avoir bien utilisés. Mais Roland, qui nous avait observés depuis le fond de la classe, avait un autre avis : tout ce temps pour un si petit pas dans la compréhension d'une figure géométrique, avec un résultat qui se passait des instruments traditionnels, ça n'allait pas du tout. L'échange s'anima, le ton monta. Pris dans le feu de la discussion, je l'apostrophai vertement : « Mais enfin, *vous mettez la charrue avant les bœufs ! Et d'abord, vous savez, vous, ce que c'est qu'un angle ?* ». La question était stupide et irrévérencieuse et mon emportement me valut sur son rapport de stage cette phrase assassine : « *M. Vinent devrait écouter les conseils au lieu de n'en faire qu'à son idée. Il n'a pas la science infuse...* ». J'étais habillé pour l'hiver, et je l'avais sans doute mérité, mais il en faudrait un peu plus pour me faire changer d'avis.

Pierre me réconcilia temporairement avec la gente des professeurs d'Ecole Normale. Il enseignait l'histoire et la géographie et je lui avais préparé une séance de recherche sur les châteaux. Chaque groupe disposait d'une série de photos en représentant différents exemples (mottes, médiévaux et renaissance). Il s'agissait de les trier, de découvrir et comparer les caractéristiques et usages de chaque famille, puis de les disposer

10 A cette époque, les angles droit, plat, plein, nul, obtus, aigu, etc., étaient inscrits au programme de géométrie du cours moyen.